

Les Bibles les plus utilisées par les catholiques :

- la *Septante*, version grecque de la Bible hébraïque établie vers 270 av JC à Alexandrie.
- la *Vulgate*, traduction latine établie par saint Jérôme fin IV^e - début V^e siècles.

Il existait des versions catholiques en langue vulgaire, par exemple :

- traduction de Lefèvre d'Étaples (1523-1530)
- traduction de la Bible de Louvain en français (1549-1550) par Nicolas de Leuze et François de Larben.

Mais le *concile de Trente* (1545-1563) renforce la méfiance à l'égard des traductions : mettre le texte de l'Écriture entre toutes les mains risque de conduire à multiplier les hérésies.

Au XVII^e siècle : la *Bible de Port-Royal*, par Louis-Isaac Le Maistre de Sacy, frère cadet d'Antoine Le Maistre, avec la traduction de l' Ancien (1665) puis du Nouveau Testament (Nouveau Testament de Mons, 1667).

S'ajoutent les travaux de Port-Royal sur la chronologie biblique, *Chronologia sacra*, par Claude Lancelot en 1662, ou encore *Les vies des Saints Pères des déserts...* par Robert Arnauld d'Andilly en 1653.

Après ces initiatives des augustiniens (dits “jansénistes”), suivront celles de jésuites :

- traduction du Nouveau Testament par Bouhours, Besnier et Le Tellier (1696, 1703)
- traduction du Nouveau Testament par Richard Simon (Trévoux, 1702), où Simon cherche à démontrer l'autorité du texte biblique par la fidélité historique.

Abandon de la distinction entre les lectures :

- littérale (ou historique)
- allégorique (liant l'Ancien Testament aux événements de la vie du Christ)
- tropologique (morale)
- anagogique (ou eschatologique, à savoir relative à la fin des temps)

Distinction ridiculisée par Richard Simon dénonçant les "mystiqueries" ou la "mystagogie" de ces interprétations.

Chez les protestants (réformés), depuis les débuts de la Réforme au XVI^e siècle :

- rééditions nombreuses de la *Bible de Genève*, avec les traductions de Jean Diodati (1644) ou de Samuel Des Marets (1669)
- traduction du Nouveau Testament par Jean Le Clerc (1703), par David Martin (1696), par Isaac de Beausobre et Jacques Lenfant (1718), par Charles Le Cène (1741) ou encore par Jean-Frédéric Ostervald (1744)

L'ambiguïté du texte de l'Écriture et le caractère plus ou moins tardif des textes légués sont établis par les travaux philologiques de Louis Cappel (1585-1658) à Saumur : *Critica Sacra*, 1650.

En France, le livre de Richard Simon, l'*Histoire critique du Vieux Testament* (1678), est supprimé à l'initiative de Bossuet.

L'apologie pascalienne des *Pensées* est dirigée contre les "libertins" tels que :

- Vanini
- Montaigne
- Charron
- La Mothe Le Vayer,
- Gassendi
- Naudé
- Cyrano de Bergerac
- Théophile de Viau
- Charles Sorel
- Dassoucy
- Tristan L'Hermitte
- Molière

En 1624, le Père François Garasse, jésuite, s'en prend violemment au “libertinage” qu'il dénonce dans sa *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels* (1624).

Une de ses attaques est ciblée contre Pierre Charron. Elle met en cause l'alliance de la foi chrétienne et du scepticisme philosophique proposée par Montaigne : si l'on doute de tout, on doute de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Comment ensuite prétendre à une foi sincère en ces articles de la doctrine chrétienne ?

Garasse renouvelle l'attaque dans la *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne* (1625).

L'abbé de Saint-Cyran, futur directeur spirituel de Port-Royal, prend la défense de Charron et entend montrer que le scepticisme de Montaigne et de Charron est compatible avec l'anthropologie augustinienne.

La position de Saint-Cyran reprend une version de la doctrine de la "double vérité": les vérités religieuses, absurdes ou contradictoires aux yeux de la raison, sont garanties par la Révélation.

Les *Pensées* de Pascal : fragments manuscrits de 1655-1660 en vue d'une *Apologie de la religion chrétienne*.

Distorsions de l'intention de Pascal dans les éditions de :

- Condorcet (1776, 1778)
- Victor Cousin (1842)
- Léon Brunschvicg (1904)

En 1950, Lafuma a découvert l'importance de l'ordre des liasses des deux copies de 1662. Voir également l'édition par Philippe Sellier et Gérard Ferreyrolles.

"J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu. En adressant leurs discours aux impies, leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles [...]. Mais pour ceux en qui cette lumière [de la foi] est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre [...] ; dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve de ce grand et important sujet le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles...."

(Pascal, *Pensées*, éd. Ph. Sellier, Paris, Livre de poche, 2000, fragment 644).

"Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance sans Jésus-Christ est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut...

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 690)

...Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des païens et des épicuriens [...]. Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur. Et par là, ils tombent ou dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également. [...]"

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 690)

Pascal, *Mémorial*, manuscrit témoignant de l'expérience de "conversion" du 23 novembre 1654 : opposition entre le "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", d'un côté, et le "Dieu des philosophes et des savants", de l'autre.

"car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors"

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 102)

"Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 140).

"Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme et qu'il y a un grand principe de misère.

Il faut encore qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 182)

"Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où Je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence. [...] Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais [...] il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui, [...] en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes et dans un tel éloignement de moi qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur, tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées.

Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui...."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 182)

"Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur et ne pouvons y arriver, nous sentons une image de la vérité et ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déçus."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 149)

"Et cependant, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 149)

"Dans cette recherche le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 691)

"Tout ce qui ne va pas à la charité est figure. L'unique objet de l'Écriture est la charité"

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 301)

"Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 680)

"... c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira."

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 680)

"La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi la croit... Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible, etc. Qui doute donc que notre âme, étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela ?"

(Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, 681)

"La raison dont je parle est infaillible, immuable, incorruptible. Elle doit toujours être la maîtresse ; Dieu même la suit."

(Malebranche, *Traité de morale*, dans *Œuvres complètes*, éd. Robinet, Paris, Vrin, 1966, t. XI, p. 34).

Recherches philologiques de Richard Simon, poursuivies par Étienne Fourmont, et aboutissant à : Jean Astruc, *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse*, Bruxelles, 1753.